

RÉGIS BURNET, *Celui qui ne travaille pas ne mange pas*, Cerf, Paris, 2015

La formule paulinienne de 2Th 3,10, *si quis non vult operari nec manducet*, semble toute simple, lumineuse, sans équivoque, juste. Elle pourrait même prétendre résoudre toutes nos difficultés. L'objet de l'ouvrage de R. Burnet, professeur d'exégèse du NT à l'Université Catholique de Louvain, est de proposer l'histoire de sa réception, non seulement dans l'Église, mais surtout dans la société. Car « de saint Paul à Pol Pot » (ch. 5), sa destinée est des plus étonnantes, de sorte qu'elle se trouvait être écrite sur les murs du Goulag (p. 163) ou encore citée par M. Thatcher dans un discours de 1988, à un moment où se mettait en place de nouvelles politiques marquées par un retrait sans précédent de l'État Providence (p. 8-11). Le parcours se fait en quatre étapes dont l'A. ressaisit régulièrement les acquis (cf. p. 184-185) : au temps de Paul d'abord, le précepte vise ceux qui avaient pris un peu trop au sérieux le discours apocalyptique de Paul ; au MA, on la rencontre en contexte monastique comme antidote à l'acédie ; du XII^e au XVIII^e siècle, elle a un autre but : éduquer l'humanité et l'organiser en société ; depuis lors enfin, son usage est pleinement séculier, elle exprime un contrat social autour de la « valeur travail ». De ce parcours, il faut souligner, avec l'A., que le mot « travail » a plusieurs fois changé de sens, changeant du même coup la compréhension de la formule, de même que ses destinataires. Ce voyage alerte et largement illustré constitue une histoire de notre civilisation occidentale dans son rapport au travail et aux pauvres. Il montre, si besoin était, qu'un slogan (trop) bien frappé peut toujours être manipulé ; il constitue du même coup un plaidoyer en faveur de l'utilité des sciences humaines dans le débat public (p. 11).

S. Dehorter